

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

L'espoir en Dieu (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 270-273

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Espoir en Dieu

(Suite)

— Ainsi donc, tu nous abandonnes? Tu quittes ta famille, tes amis, ta patrie ?

— Oui, ma parole est engagée. L'Amérique, c'est la terre de l'espérance, le pays de l'avenir, j'y vais. Il me faut une fortune.

— Que feras-tu, au milieu des richesses, sans consolation du côté de ton âme ?

— J'oublierai le passé.

— Non, tu ne l'oublieras point, que tu le veuilles ou non je connais trop ton âme. Oublier le passé ? Mais c'est oublier Dieu, c'est renoncer au bonheur. Que je suis malheureux ! Pourrais-je vivre en paix te sachant dans la peine ? Ah ! si tu pouvais me donner tes souffrances, prendre mes joies et demeurer avec nous dans notre libre Helvétie !.. Et qui sait si le secret de tes peines n'est pas dans le choix de ta destinée ? Rappelle-toi nos premières années d'étude. Dieu nous disait : « J'ai besoin d'ouvriers. Vous serez à moi. » Et nous jetions un regard d'envie vers les missions lointaines, où s'accomplit l'œuvre magnifique de la propagation de la foi. Missionnaires, nous aurions quitté sans regret le sol de la patrie et le foyer de nos pères... Malheureusement, ce généreux élan n'a pas eu de suite. Tes succès dans les sciences ont changé tes idées et une maladie m'empêche de réaliser mes désirs. Sache, cependant, que je demeure ce que j'étais autrefois, et que, si le Seigneur me rend la santé, je veux, à son amour, consacrer le reste de ma vie. Le monde est rempli de malheureux et je voudrais pouvoir les consoler, comme je désire te consoler toi-même.

— Je ne savais pas, cher ami, un cœur aussi généreux.

Je connais maintenant tout le prix de ton amitié. Garde ces beaux sentiments. Je les admire et voudrais les posséder moi-même. Mais, je ne puis me rendre à ton désir. J'ai donné ma parole.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, va, cher ami, et que mon souvenir t'accompagne ! Si tu dois souffrir encore, puisse l'école du malheur servir à ton bonheur ! Je ne t'oublierai point, je prierai pour toi. C'est la seule arme qui me reste et c'est la seule science que je désire conserver. Il disait une parole d'or, celui qui prêtait au grand guerrier qu'était Charlemagne ce noble langage :

« J'ai souvent éprouvé dans ma rude carrière
Que l'arme la meilleure est encore la prière. »

Je ne suis point prophète. Mais un jour viendra où tu éprouveras, à ton tour, la force de cette arme.

... Beaucoup de temps s'était écoulé, La lune avait disparu à l'horizon, la nuit touchait à sa fin. Il fallut songer à la séparation. Ils se dirent adieu. L'ingénieur voulut cacher son émotion. Mais l'amitié fut plus forte. Des larmes mouillaient ses paupières et coulaient librement sur son visage.

Il est, non loin du village, une petite colline d'où la vue s'étend au loin sur le pays. C'est de ce point que le jeune ingénieur voulut contempler, une dernière fois, le lieu de sa naissance, la plaine du Rhône, les montagnes et le ciel de son pays. La grandeur du spectacle fit sur lui une impression profonde. Jamais la nature qui l'entourait ne lui avait paru plus belle. Il vit le village et les coteaux éclairés par les rayons du soleil. La fumée du toit paternel montait lentement dans l'air calme. Tout autour, de grands noyers étendaient leur feuillage, et la vieille maison, à demi cachée sous ce modeste dôme de verdure, lui apparaissait avec un aspect touchant de grâce et de simplicité. Il se détourna avec peine de cet attachant spectacle. Il essaya, en vain, de chasser loin de lui le souvenir des années écoulées,

d'oublier les paroles de son ami, pour porter ses pensées vers « le pays de l'avenir ». Toute sa vie était dans ces souvenirs et tout son cœur dans cette amitié qu'il venait de sacrifier à son ambition. Et il croyait pouvoir oublier. Comme il se trompait ! Il allait apprendre dans la souffrance morale et sur la terre étrangère que cela n'est pas possible et que le cœur de l'homme ne peut trouver de repos durable qu'en Dieu seul

Le Nouveau-Monde est le pays de l'argent. Dans les États-Unis surtout, il semble que tout le bien de l'homme gît dans la poursuite des biens matériels. Grâce aux efforts persévérants du gouvernement, l'industrie et le commerce y ont pris une extension extraordinaire. Partout règne une fiévreuse activité : ce qui prouve que l'Américain comprend et pratique à merveille sa devise : « Le temps, c'est de l'argent ! »

Aussi, cette terre si privilégiée au point de vue naturel, cette terre embellie par les productions les plus variées fait-elle l'effet d'un marché immense où tout s'achète et se vend. Cette soif de l'or a endurci les cœurs et tari les sources de la générosité, de la compassion. Là surtout, il est vrai de dire avec le poète : « Heureux, vous compterez beaucoup d'amis, mais dans l'adversité, vous serez seul. »

Le riche est entouré d'honneurs. A lui, les applaudissements, les louanges ! Le pauvre est abandonné, comme s'il n'existait pas. Il est sans asile et sans pain. Il n'a en partage que les mépris, la souffrance et la mort.

Le spectacle si fréquent de tant de malheureux délaissés, de tant d'infortunes, impressionne tout homme au cœur sensible et a l'âme non encore dénaturée.

Le jeune ingénieur qui vivait depuis si longtemps côte à côte avec la souffrance, avait appris à connaître le malheur et savait tout le prix de la consolation. Aussi ouvrait-il une main généreuse au malheureux qu'il rencontrait sur

son chemin, ajoutant à l'aumône matérielle un regard bienveillant, une parole de compassion : regard et parole qu'il aurait tant aimé recevoir lui-même et que personne ne songeait à lui donner.

Les misères qu'il s'appliquait à soulager lui rappelaient sa vocation première. Ce retour sur le passé, cette pensée que peut-être il s'était trompé de voie contribuait à augmenter ses inquiétudes. Pour comble de malheur, il ne réussissait pas dans ses fonctions, au gré de ses désirs et de son ambition, Le travail lui était à charge et semblait ne plus répondre à sa nature. Il prévoyait déjà le moment où il n'aurait plus le courage de le continuer.

Cette pénible perspective exerçait sur tout son être une influence néfaste. Il suivait d'un regard attristé ses espérances s'en allant une à une : douces et chères espérances qui avaient fait sa vie et qui le quittaient maintenant pour toujours. Il ne pouvait plus vivre d'illusions ; l'avenir ne se présentait plus à lui sous les brillantes perspectives qui avaient bercé sa jeunesse et décidé son départ. Il voyait la vie humaine telle qu'elle est, avec son long cortège de misères.

Mais tout n'était pas perdu. La grandeur de son infortune allait causer sa délivrance. Il n'était point oublié. On priait pour lui dans les montagnes de la vieille Helvétie. Ces prières devaient porter leurs fruits, des fruits de joie et d'allégresse.

L'heure de Dieu vint et voici comment le jeune ingénieur annonça ce grand événement à l'ami fidèle qui le pressait sans cesse de revenir à Dieu, pour retrouver le calme et la tranquillité.

(A suivre)

P. GAIST